

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Elle s'éveille, elle est seule ; mais un rayon de lune tombant en plein sur l'image, lui montre la même figure divine gravissant le calvaire éternel.

Madeleine éprouve un soulagement profond ; elle ne se rendort pas ; et le souvenir de Mathieu perd son amertume. Elle croit que ce rêve est à la fois un avertissement et une promesse.

Avec le jour, le mouvement s'éveilla dans la maison. Aucun des garçons ne devait aller au travail.

La petite malade quitta son lit appuyée sur deux de ses sœurs. Louise et Marie lui passèrent la robe blanche ; sur les ondes épaisses de ses cheveux blonds fut jeté le voile de tulle, léger comme une vapeur ; une couronne de roses naturelles, envoyée au dernier moment par Joseph Lepic, en retint les plis flottants.

Ainsi vêtue, avec sa physionomie pâle de jeune ange souffrant, elle était véritablement ravissante. Il ne fallut point lui parler de sa faiblesse, qui était extrême, ni l'engager à se replacer sur son lit. Elle s'étendit sur le grand fauteuil de paille, puis un tabouret sous les pieds, son chapelet à la main, entourée de Nichette et des plus jeunes des enfants, elle était véritablement si touchante que les larmes montaient aux yeux de ceux qui la regardaient.

Les garçons, recueillis et graves, attendaient l'heure de la cérémonie. La cour était jonchée de feuillages qu'embaumaient l'anis, le fenouil et la menthe, agrestes parfums s'évaporant dans l'air. Bientôt au son des cloches du bourg, on vit sortir des maisons du village les hommes restés fidèles à la mémoire de Jean, les femmes demeurées les amies de la veuve. Par files, se tenant la main avec une sorte de timidité, venaient les enfants. Ils marchaient à petits pas sur la verte jonchée de la cour, comme les jours de Fête-Dieu ; lentement la maison du garde s'emplit d'amis et de voisins. Ceux qui ne purent y trouver place formèrent une haie allant du grand portail jusqu'à l'entrée de la salle basse. Pas un homme qui ne tint un rameau vert ; les femmes portaient des fleurs cueillies dans leur jardin. De loin retentissait la clochette des enfants de chœur, et l'on apercevait, au-dessus du mur, à hauteur d'appui, les hautes lanternes processionnelles et les tentures blanches du dais.

Quand le cortège pénétra dans la cour les hommes et les femmes s'agenouillèrent, et leurs doigts laissèrent s'échapper les palmes vertes et les fleurs sous les pas du prêtre.

De la fenêtre, dont le rideau levé laissait voir la campagne, Claudine aperçut le cortège. Une coloration légère monta à ses joues, ses yeux s'attachèrent avec une fixité extatique sur le ciboire soutenu par le vieux prêtre.

Tandis que le curé déposait le vase de vermeil sur l'autel préparé dans cette chambre mortuaire semblable à un bouquet gigantesque, la porte donnant sur le jardin s'entr'ouvrit et Cyprien, vêtue de noir, se glissa jusqu'à Catherine, dont elle serra silencieusement les deux mains.

François s'avança vers la fille du minotier :

— Merci, ma sœur, dit-il, merci au nom de Pierre et au nôtre.

Néra sanglotait, le visage caché dans ses mains. Dans cette âme ardente, toutes les douleurs tenaient du désespoir. Georges ne pleurait pas.

Les mains crispées, le regard sombre, laissant lire sur son visage une douleur au-dessus de son âme, il tenait ses yeux ardents fixés sur ceux de Claudine, comme si d'un des regards de la douce enfant eût dépendu son sort.

Le prêtre se releva, et s'approchant de Claudine, il lui dit d'une voix émue :

— Ce n'est pas au milieu d'une pompe semblable que je comptais, ma fille, poser sur vos lèvres le sceau de l'amour de mon Dieu ; je devais espérer que vous viendriez avec vos compagnes, dans la petite église où vous avez si souvent prié, et que vous les édifieriez par votre ferveur. Il plaît à mon Sauveur de vous éprouver, c'est lui qui vient à vous. J'ai confiance, mon enfant, que s'il entre dans cette maison où retentissent tant de sanglots, c'est afin de dire à votre mère : " Cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie. . . . " Que sa vue vous rassure et vous console tous. Sans doute, il nous est impossible de deviner ses arrêts et de mettre obstacle à sa volonté ; mais la soumission des cœurs humbles l'a souvent touché jusqu'à lui arracher des prodiges. Ayez confiance, ma fille ! C'est l'agneau de Dieu qui vient à vous, c'est la divine colombe qui passe dans cette chambre

devenue un autel ; le pélican divin donnant son sang pour nourrir ses enfants qu'il aime. . . . S'il lui plaît de vous appeler dans sa gloire, il vous placera avec les anges que votre robe d'innocence vous donne le droit d'approcher ; s'il consent à vous laisser dans les bras de votre mère, n'oubliez jamais la solennité de l'heure pendant laquelle la mort plana sur vous. . .

Autour de Claudine, tous fondaient en larmes ; seule, elle gardait une sérénité admirable et une ferveur dont le pasteur ne se souvenait point d'avoir vu d'exemple.

Claudine s'agenouilla, plus blanche que son voile, soutenue par sa mère, ses frères et ses sœurs. Le curé posa l'hostie sur ses lèvres, et la mourante demeura immobile, l'esprit emporté vers les célestes régions où planaient les anges ses frères.

Elle écouta avec un recueillement mêlé de joie la dernière exhortation de l'abbé Germain, et quand celui-ci s'éloigna, suivi des porteurs du dais, des enfants de chœur et de la foule, Claudine poussa un soupir profond, et tomba à la renverse dans les bras de ceux qui veillaient sur elle.

On la porta sur son lit en grande hâte.

Un nom passa sur ses lèvres et s'y éteignit avec un soupir :

— Claudin !

Georges l'entendit. Ce fut pour lui la sentence qui le condamnait ; il pressa sa poitrine à deux mains, jeta autour de lui un regard empreint de désespoir, et s'élança hors de la chambre.

Il ne s'enfuit pas assez vite pour ne point entendre ce cri de Catherine :

— Claudine est morte ! je n'ai plus de fille !

En effet, l'enfant, renversée sur les oreillers, ne donnait aucun signe de vie.

XVIII

SOUS L'EAU

Au moment où Georges quittait la grande salle, le cri de sa mère et les sanglots de ses frères et de ses sœurs firent déborder l'angoisse et le désespoir emplissant son âme depuis de longues années.

Il lui semblait que la mort de la jumelle devenait sa propre condamnation, et qu'elle morte, il n'avait plus le droit de vivre. Tant qu'il put croire qu'une force secrète l'attachait à l'existence, et que l'espoir de revoir Claudin la soutiendrait, il dévora sa douleur, s'armant d'un courage surhumain, s'efforçant de cacher à tous le chagrin qui le dévorait, supportant le sentiment amer qui malgré elle débordait parfois de l'âme de Catherine, et la haine mal contenue de la jumelle. Georges se sentait isolé au milieu de la famille. On ne lui pardonnait pas la perte de Claudin. Ce malheur, qui aurait dû se perdre dans le lointain des années enfuies, demeurait aussi aigu que le premier jour. Georges possédait un cœur aimant, il aurait eu besoin de s'épanouir à l'aise ; cet enfant pâle, presque chétif, restait affamé de caresses et de tendres paroles. Quand il entendit crier : " Claudine est morte ! " il crut qu'il ne lui restait plus qu'à mourir.

Il partit donc, écrasant sous ses pieds les herbes aromatiques et les fleurs dont la jonchée était encore fraîche, franchit la haie de la maison dans laquelle le trépas venait d'entrer, et traversant un champ de luzerne nouvellement fauché, il gagna les rives de la Marne. Elle étincelait comme une nappe d'argent sous les rayons clairs du soleil. De hautes herbes au milieu desquelles éclataient des épis de fleurs mauves, des ombelles de spirées, des bouquets jaunes d'absinthe sauvage, lui formaient une ceinture de floraisons grasses, humides, aux verdures glauques. Des vols de libellules les traversaient, et des rives couvertes d'un gazon dru et fin sautaient dans l'eau des grenouilles épeurées. Sur le milieu du fleuve, deux hommes, debout dans une barque, tiraient du gravier, et en emplissaient leur bateau. Couverts de lambeaux sordides, l'air abruti par l'ivresse, ils poursuivaient cette tâche, courbés sous le labeur qui leur donnait pour deux jours la possibilité d'aller s'enivrer dans les cabarets.

Georges jeta sur eux un regard inquiet. Ces hommes le gênaient. Ils ne songeaient cependant en ce moment qu'à lui faire plaisir, car l'un d'eux le grand diable, lui demanda :

— Veux-tu passer la Marne, petit ?

— Non, merci, répondit l'enfant.

— Est-ce que tu aurais peur de l'eau, par hasard ?

Peur de l'eau ! lui, Georges ! Vraiment, c'était bien l'heure de le lui demander.

L'enfant secoua la tête, jeta un remerciement aux tireurs de gravier, et continua de suivre le cours du fleuve.

Des pêcheurs s'espaçaient le long des deux berges. Chacun s'imaginait connaître des trous propices, et jetait sa ligne avec une constance également mal récompensée.

Un peu plus loin, des laveuses savonnaient, frappaient du battoir en jasant en chœur.